DISSERTATION

N° 14.

SUR

LES SCROFULES;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 24 janvier 1824, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR CHARLES-ANDRÉ LE MARCHAND, de Folleville,

Département de l'Eure.

Principiis obsta; serò medicina paratur,
Cùm mala per longas invaluêre moras.
OVID.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1824.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

Messieurs	Messieurs
LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	
ALIBERT.	FIZEAU.
BÉCLARD.	FOUQUIER.
BERTIN.	GUILBERT.
BOUGON, *Examinateur.*	LAENNEC.
BOYER, *Examinateur.*	MARJOLIN.
CAYOL, *Président.*	ORFILA, *Suppléant.*
CLARION, *Examinateur.*	PELLETAN fils.
DENEUX.	RÉCAMIER.
DÉSORMEAUX.	RICHERAND.
DUMÉRIL.	ROUX.
DUPUYTREN.	ROYER-COLLARD.

Professeurs honoraires.

CHAUSSIER.	LEROUX.
DE JUSSIEU.	MOREAU.
DES GENETTES	PELLETAN.
DEYEUX.	PINEL.
DUBOIS.	VAUQUELIN.
LALLEMENT	

Agrégés en exercice.

Adelon.	Kergaradec.
Alard.	Maisonnabe.
Arvers.	Moreau.
Breschet.	Murat.
Capuron, *Examinateur.*	Parent du Chatelet.
Chomel, *Examinateur.*	Pavet de Courteille.
Cloquet aîné.	Ratheau.
Coutanceau.	Richard.
Delens.	Rullier.
Gaultier de Claubry.	Ségalas, *Suppléant.*
Guersent.	Serres.
Jadioux.	Thévenot.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AU MEILLEUR DES PÈRES,

A LA PLUS TENDRE DES MERES.

Puissé-je un jour vous prouver, mes excellens parens, combien votre tendresse et vos généreux sacrifices vous ont acquis de droits à ma reconnaissance !

A MES FRÈRES

ET A MES SŒURS.

Comme un gage de la plus sincère amitié.

C. A. LE MARCHAND.

DISSERTATION

SUR

LES SCROFULES.

La maladie qu'on a désignée par les noms de *scrofules*, *écrouelles*, *humeurs froides*, était connue dès la plus haute antiquité. Les Grecs l'appelaient *chœrades*, qui vient du mot χοιρος, *pourceau;* les Latins lui donnaient le nom de *strumæ*, qui vient de *struo* (*j'amasse en tas*). Le mot *scrofa*, qui paraît être d'une latinité plus récente, signifie *truie*. Plusieurs de ces dénominations dérivent évidemment de l'analogie qu'on a observée depuis long-temps entre les scrofules et une maladie des cochons connue sous le nom de *ladrerie*. Quoi qu'il en soit il n'est guère de maladies dont la nature ait donné lieu à plus d'hypothèses que les scrofules. *Hippocrate*, dont le génie et les connaissances servirent de point de départ à ceux qui le suivirent dans la carrière médicale, regardait la pituite comme cause de la constitution strumeuse, *strumæ ex pituitâ oriuntur* (Hipp., *Opera*, sect. 5, liber *de Affectionibus*); et il plaçait son siége dans les glandes, comme on le voit par ce passage de son traité *de Glandulisi : Cùm autem vel proprio morbo* (*glandulæ*) *morbi suboriuntur, tubercula et chœrades subsiliunt.* Ces opinions du père de la médecine furent partagées par ceux qui lui succédèrent. *Galien* lui-même les adopta en grande partie, hormis cependant qu'il regar-

dait certaines tumeurs scrofuleuses comme une dégénérescence squirrheuse d'un genre particulier. C'est du moins ce qu'on peut inférer des deux passages suivans : *Deinceps de reliquis agam tumoribus, orsus à strumis quas chœrades vocant, existunt hæ glandulis in scirrhos mutatis* (*Methodo medendi*, lib. 14, cap. 11). *Sunt quoque, qui in inguinibus et aliis duntaxat oriri phygethlon dicunt, quæ sunt glandularum inflammationes. Struma est ubi hæ partes scirrhum contraxerint* (*De Tumoribus præter naturam*, cap. 15). Après *Galien*, l'humorisme fut la base de toutes les théories médicales : il n'était question alors dans les écoles que de cachexies, de vices spécifiques, de levains, etc. Plus tard les maladies étaient attribuées à des coctions, à des effervescences, à des fermens, et à des humeurs épaissies et coagulées par l'action des acides et des alcalis. Si l'alchimie couvrit d'un voile obscur la plupart des phénomènes physiologiques et pathologiques, on ne lui a pas moins de grandes obligations, quand on réfléchit que l'erreur conduit souvent à la vérité, et qu'elle donna naissance à la véritable chimie, science positive qui a acquis un si grand lustre de nos jours, qui éclaire de son flambeau la plupart des autres sciences, et principalement la médecine. Ainsi l'explication des scrofules suivit le plus souvent la marche des systèmes qui étaient le plus en vogue. *Ambroise Paré* regardait cette maladie comme une altération particulière de la pituite, qui devenait gypsée, grasse et visqueuse (*Amb. Paré*, OEuvres, chap. 21, *des Tumeurs*).

Cullen, sans s'expliquer d'une manière positive, la faisait dépendre d'une constitution particulière du système lymphatique. Quelques-uns, n'ayant égard qu'à ses principaux symptômes, ne la regardent que comme un genre particulier d'affection qui attaque les vaisseaux et les ganglions lymphatiques, et qui se manifeste par des tumeurs plus ou moins irrégulières, dures, indolentes, et mobiles dans la première période de son invasion. *Bordeu*, *Lalouette* et *Pujol* disent qu'elle est le résultat d'une certaine acrimonie des humeurs, et s'en rendent raison par la présence dans l'économie

d'un prétendu virus scrofuleux. M. le professeur *Baumes*, dans son ouvrage couronné par la Société royale de médecine, a cherché à prouver que la constitution écrouelleuse est due à la présence d'un excès d'acide phosphorique qui s'empare de la chaux que les os contiennent, pour en former un phosphate de chaux qui se répand dans le torrent de la circulation, dans la plupart des humeurs sécrétées, et dans les tumeurs scrofuleuses elles-mêmes. Il explique le ramollissement des os par la perte qu'ils font de ce sel calcaire; mais les raisonnemens qu'il fait pour établir cette hypothèse sont loin d'être concluans. Le célèbre auteur de la Nosographie philosophique, en parlant des causes de la maladie scrofuleuse, a posé les questions suivantes : « L'acide phosphorique est-il trop abondant, « trop développé? Se porte-t-il sur les os pour en dissoudre le phos- « phate calcaire, qui, absorbé, est ensuite diversement déposé ou « disséminé dans différentes parties? » Ce doute, vraiment philosophique, fait mieux connaître l'état de la question que les raisonnemens les plus subtils.

Le docteur *Hufeland*, professeur de médecine à Berlin, dit que la cause prochaine et essentielle des scrofules consiste dans l'union d'un certain degré de faiblesse et d'atonie du système lymphatique à un état particulier d'action, duquel naît une âcreté spécifique de la lymphe, qui prend le nom d'*âcreté scrofuleuse*.... Étrange coïncidence de deux états particuliers et différens, dont le concours donne lieu à une maladie! Qui pourra jamais concilier des idées aussi disparates? M. de *Humboldt* pense que la diminution dans la quantité du fluide électrique n'est pas étrangère au développement et aux progrès des scrofules. De nos jours, la plupart des praticiens admettent, avec M. le professeur *Richerand*, que l'affection scrofuleuse consiste dans l'atonie des vaisseaux blancs et des ganglions lymphatiques, dans une exagération du tempérament lymphatique.

On peut, jusqu'à un certain point, se rendre compte de l'étiologie

des écrouelles par la plupart des causes débilitantes, dont l'action, le plus souvent, est de produire la mollesse, la flaccidité, l'infiltration des tissus, des glandes conglobées et de la peau elle-même; mais c'est un point contesté par les partisans de la nouvelle doctrine.

Ceux-ci, attachant peut-être trop d'importance aux traces d'inflammation que présentent quelquefois les tumeurs scrofuleuses, et aux irritations sympathiques qui déterminent des engorgemens dans les vaisseaux et les glandes lymphatiques, regardent cette maladie comme une subinflammation déterminée par la pléthore des vaisseaux blancs, par des irritations sympathiques, en un mot, par une irritabilité plus grande des vaisseaux lymphatiques.

Enfin M. *Lepelletier* regarde les scrofules comme le résultat d'une disposition particulière de tous les solides organiques, qu'il nomme *diathèse*, ou *constitution scrofuleuse*, laquelle diathèse dépend d'une altération de la nutrition, d'où résulte un défaut d'élaboration vitale, d'animalisation, en un mot, un véritable étiolement dans tous les tissus. Ensuite il dit que l'affection scrofuleuse locale n'est que la conséquence et le symptôme de la maladie scrofuleuse générale, dont elle diffère essentiellement. Certes, voilà un raisonnement qui pourra paraître étrange à ceux qui se demanderont de bonne foi comment il peut se faire qu'une maladie locale soit la conséquence et le symptôme de la même maladie envahissant tout l'organisme. M. *Lepelletier* ajoute que l'hypothèse de M. *Broussais* est propre à induire en erreur sur le traitement des écrouelles, en ce que, si cette maladie n'était qu'une conséquence de la subirritation des vaisseaux blancs, ou d'une augmentation dans l'irritabilité du système lymphatique, il faudrait nécessairement avoir recours aux antiphlogistiques; tandis que l'expérience a prouvé que les toniques et les amers devaient être mis au premier rang des moyens curatifs.

Sur ce point nous serions d'accord avec M. *Lepelletier*, si les partisans de la doctrine physiologique ne s'écartaient pas des règles trop austères que sembleraient prescrire ces mots de *sub-*

irritation ; mais les moyens qu'il conseille sont précisément ceux qu'ils emploient aussi, à moins qu'ils ne rencontrent quelques phlegmasies des membranes muqueuses, ou quelques autres complications qui nécessitent des modifications dans le traitement. L'auteur des Phlegmasies chroniques prétend que l'inflammation des membranes muqueuses se communique médiatement des vaisseaux lymphatiques qui en partent aux ganglions lymphatiques qui leur correspondent par leurs absorbans, et que l'irritation que leur ont communiquée les tissus primitivement affectés est la cause des phlegmons, des suppurations des ganglions mésentériques, et des tubercules. Si cette assertion paraît quelquefois d'accord avec les faits, elle ne l'est pas toujours; car on voit souvent des collections purulentes qui ne doivent leur origine qu'à une altération primitive de la substance osseuse. Les suppressions menstruelles sont souvent suivies de la maladie scrofuleuse, sans qu'on puisse soupçonner la moindre altération de la membrane muqueuse gastro-intestinale. Ne voit-on pas aussi des engorgemens siphilitiques aux aines qui n'ont été précédés d'aucune phlegmasie de l'urètre? Enfin n'a-t-on pas vu à la suite de l'omission des règles hygiéniques la constitution scrofuleuse uniformément répandue dans tout le corps, sans pouvoir préciser par où elle a commencé? Il faut donc conclure que le plus souvent l'invasion de la maladie qui nous occupe a lieu primitivement dans le système lymphatique; mais qu'il peut arriver quelquefois qu'elle soit consécutive à quelque phlegmasie des membranes muqueuses, et cela par l'effet de sympathies dont les lois ne sont pas encore bien connues. Quoi qu'il en soit, le praticien ne doit pas régler sa conduite d'après des systèmes établis sur les débris d'autres systèmes; il lui faut des faits positifs. La connaissance des causes premières serait sans doute un des plus beaux apanages de l'humanité; mais qui peut jamais se flatter d'arriver à ce point? Rien de plus beau que la doctrine de l'éclectisme! L'expérience et l'observation, voilà tout ce qui doit nous occuper : ce sont des points capaux au xquels on est forcé de revenir constamment. Ce qui paraît vrai en théorie

est souvent faux en pratique. Mais, pour ne pas nous écarter de notre sujet, nous savons que la maladie a son siége dans les vaisseaux et les ganglions lymphatiques ; qu'elle attaque plus particulièrement ceux qui sont doués d'une constitution lymphatique ; qu'elle se développe sous l'influence des causes contraires aux règles hygiéniques, qu'on peut assez facilement apprécier en les mettant en parallèle avec celles qui s'écartent le moins de l'ordre naturel. Ce que nous ignorons, c'est la liaison des fonctions organiques entre elles, leurs rapports intimes et la manière dont elles concourent au même but, et ce qui doit arriver aux unes quand les autres ont perdu ou acquis de l'énergie. Comment pourrions-nous savoir si les fluides perspiratoires sécrétés en moindre abondance que de coutume seront éliminés par les déjections, ou s'ils ne seront pas la cause prochaine d'hydropisies ou d'une diathèse strumeuse? Comment pourrions-nous savoir *à priori* si la bile sécrétée plus abondamment que de coutume doit suivre le cours des matières fécales ou se trouver transportée dans le torrent de la circulation par le moyen des vaisseaux absorbans, et occasionner de la sorte l'ictère? Nous ne savons donc pas pourquoi les fluides du corps prennent telle ou telle direction plutôt qu'une autre. Nous ignorons la cause du déplacement des sels calcaires de la substance osseuse dans les tempéramens scrofuleux. Eh! comment pourrait-on la connaître? On nous dit que les os reçoivent leur nourriture du sang : on voit même empreinte à leurs surfaces la trace des vaisseaux qui y portent ce fluide réparateur ; mais l'analyse chimique du sang n'y a encore démontré aucun vestige de phosphate de chaux. Il est vrai que ce sel est contenu en petite quantité dans la plupart des fluides sécrétés; mais comment les os s'en emparent-ils ? comment s'en dépouillent-ils ? Ce sont des problèmes qui seront long-temps insolubles, parce que les lois de la vie ne peuvent pas être analysées, parce que notre corps n'est point comme un laboratoire de chimie; en un mot, parce que les lois chimiques, telles que les attractions moléculaires, les forces d'affinité et de cohésion, si elles existent dans la machine humaine,

ce qui est assez probable, doivent coïncider avec les phénomènes vitaux ; et c'est cet enchaînement mystérieux des actions vitales avec les actions chimiques qu'il ne nous est pas donné de pénétrer.

Contagion.

Plusieurs médecins pensent que les scrofules sont contagieuses. M. *Baumes* dit qu'il se forme un miasme d'un caractère particulier qui s'exhale, et que les vaisseaux absorbans peuvent pomper. *Charmetton* dit à peu près la même chose : *Bordeu*, *Lalouette* et *Pujol*, sont du même avis. Nous admettons, avec la plupart des auteurs, qu'une nourrice scrofuleuse peut fournir aux faibles organes des enfans des élémens peu réparateurs, par conséquent peu propres à l'assimilation, et capables de les rendre pâles et étiolés, comme cela peut arriver de la part de toute nourrice malsaine; mais nous ne pensons point que ces cas doivent être attribués à la présence d'un prétendu virus scrofuleux, parce que, dans la plupart des hopitaux, les écrouelleux, confondus avec d'autres malades ou avec des convalescens, ne leur communiquent pas les scrofules, parce qu'encore les expériences de MM. *Hébréard*, *Kortum* et *Lepelletier*, ne laissent aucun doute à cet égard : ce dernier a été jusqu'à s'inoculer lui-même le pus des ulcères scrofuleux, sans jamais avoir remarqué le moindre symptôme de cette maladie.

Si les scrofules étaient contagieuses, il faudrait séparer ceux qui en seraient atteints d'avec leurs parens ou leurs amis (comme cela se pratiquait à l'égard des lépreux) ; mais on ne remplira point leur cœur d'amertume en les écartant des objets de leurs affections, sous le vain prétexte que les vaisseaux absorbans peuvent pomper un miasme qui s'exhale..... Dans la juste persuasion où l'on sera que cette maladie n'a rien de contagieux, on leur recommandera, au contraire, le commerce de la société, toutes les distractions possibles, et l'on sera quelquefois surpris de voir que l'influence morale bien dirigée est un puissant moyen de guérison.

Siége.

Tous les organes et tous les tissus peuvent participer à la maladie scrofuleuse ; mais elle se manifeste principalement dans les parties où les vaisseaux et les ganglions lymphatiques sont le plus abondans : savoir, au cou, aux aisselles, aux mamelles, aux aines, au périnée, et surtout aux ganglions mésentériques. Elle attaque aussi les organes parenchymateux, la peau, le tissu cellulaire, les os, les cartilages, les ligamens, les capsules, et même les glandes synoviales. Enfin les membranes, le plus souvent, ne sont point à l'abri de son influence.

Causes.

Les causes sont prédisposantes, occasionnelles et prochaines.

On regarde l'hérédité comme la première cause prédisposante des scrofules. On hérite des maux de ses parens comme de leur fortune, a dit *Baillou*, et ce funeste héritage se transmet encore d'une manière plus certaine que tout autre. En cela tous les praticiens d'aujourdhui sont d'accord avec ceux de tous les temps. Les enfans qui naissent de parens scrofuleux reçoivent en partage une constitution disposée à la même maladie sous l'influence des causes occasionnelles ; ils en apportent quelquefois le germe dès leur naissance : c'est sans doute ce qui a fait dire à M. le professeur *Richerand* que l'exagération du tempérament lymphatique était, pour ainsi dire, la cause prochaine des scrofules.

Les causes occasionnelles sont, les transgressions des règles de l'hygiène. On peut suivre la division de M. *Hallé* pour mettre quelque ordre dans leur étude.

Circumfusa. Cet article renferme l'air et les différens principes qui le composent, la terre et les eaux. On sait que l'air est excellent dans les campagnes et sur le haut des montagnes ; qu'il est altéré dans les

lieux où les maisons sont entassées les unes sur les autres, où les rues sont étroites et mal percées, où il y a des matières végétales et animales en décomposition ; enfin dans les lieux bas et humides, marécageux et privés de la lumière.

Que deviendra l'être qui naîtra au milieu de ces émanations? Faudra-t-il s'étonner s'il est si sujet aux infirmités? et faudra-t-il en chercher la cause bien loin? Non, sans doute ; car, pour la trouver il ne faudrait que le mettre en parallèle avec celui qui est élevé à la campagne. Il ne faut donc pas être surpris de trouver dans les grandes villes tant d'enfans scrofuleux, rachitiques, etc. La cause en est dans l'air et dans les exhalaisons qui le corrompent. La terre, par sa nature, peut faire varier la qualité des fruits qu'elle produit; mais ces changemens ne sont point assez sensibles dans ses productions pour qu'on puisse leur attribuer les modifications que les corps organisés en éprouvent. Cependant les naturalistes observent quelques changemens dans les races humaines suivant les climats qu'elles habitent ; mais nous ne voulons parler ici que de la nature des différens terrains, qui apporte quelques modifications dans les productions végétales sous toutes les latitudes. Quant aux eaux, on sait qu'elles peuvent tenir en dissolution des sulfates de soude, de magnésie et de chaux; des carbonates avec les mêmes bases, des hydrochlorates et différens oxydes; enfin elles peuvent s'imprégner des principes qui résultent de la décomposition des végétaux et des animaux. Celles qui coulent dans des terrains crayeux sont chargées de sélénite et de carbonate de chaux ; celles des terrains pyriteux et des mines de charbon de terre contiennent des sulfures terreux. Enfin les eaux minérales ne doivent leurs propriétés qu'aux différens sels qu'elles contiennent : la plupart font partie du domaine de la médecine. Les eaux les meilleures à boire sont celles des rivières et des fleuves qui coulent sur des terrains siliceux : viennent ensuite les fontaines, les eaux pluviales, de citerne et de puits. Souvent ces dernières, à cause des sels calcaires qu'elles contiennent, sont lourdes et difficiles à digérer. On a prétendu que les eaux provenant de la fonte des glaces et des neiges sur les montagnes,

étaient dures, crues et peu aérées : on a même attribué la fréquence des goîtres et des scrofules des habitans des Alpes à l'usage qu'ils étaient obligés d'en faire. Quelques autres ont prétendu que ces eaux contenaient beaucoup de carbonate de chaux, et que c'était à ce sel qu'on devait attribuer le crétinisme. Quoi qu'il en soit, cette terrible maladie, endémique dans les gorges des Alpes, offre un tableau assez pitoyable de la dégradation de l'espèce humaine pour engager nos illustres chimistes modernes à trouver dans leur art les moyens de rendre ces eaux potables, et de tarir dans leur source les germes d'une si funeste maladie. Or, dans tous les pays où l'on remarquera des altérations dans les principes constituans de l'air, de la terre et des eaux, il ne sera pas rare de voir la malheureuse humanité en proie à toutes sortes de maux. En Angleterre, en Islande et en Hollande, les maladies scrofuleuses, scorbutiques et autres y sont beaucoup plus fréquentes que partout ailleurs : elles y sont endémiques. Il est si vrai qu'elles ne tiennent qu'aux climats et à l'état particulier du pays, que l'auteur des Phlegmasies chroniques, médecin de nos armées de Belgique et de Hollande lors des dernières campagnes dans ces pays, remarqua un nombre prodigieux de soldats d'une constitution lymphatique qui succombaient aux suites de phthisies tuberculeuses. « Aussitôt, dit-il, que ces mêmes corps furent arrivés « en Italie, ces phthisies devinrent extrêmement rares, de sorte « qu'on ne les observait plus que sur ceux qui en avaient reçu les « premières impulsions avant leur départ de Hollande ou dans les « fatigues de la route. » Les saisons sont aussi pour quelque chose dans le développement des scrofules. On sait que le printemps donne une nouvelle vigueur à l'homme, qu'il réveille toutes ses qualités physiques et morales, et que la circulation est plus active ; on sait que la chaleur de l'été favorise la transpiration; on sait que l'automne est funeste aux phthisiques au dernier degré, ainsi qu'*Hippocrate* en avait déjà fait la remarque ; enfin l'on sait qu'en hiver les transpirations sont moins abondantes, que les tissus perdent de leur tonicité, que les infiltrations, les hydropisies, les engorgemens lympha-

tiques, les catarrhes, les phlegmasies et les tubercules, sont beaucoup plus fréquens qu'en toute autre saison.

Applicata. Ils font partie du traitement. J'en parlerai à cet article.

Ingesta. On ne peut regarder les alimens comme causes prédisposantes de la maladie qui nous occupe qu'en tant qu'ils sont de mauvaise nature, ou pris en plus ou moins grande quantité qu'il ne faut. Ce que j'ai dit des eaux malsaines, on peut le dire aussi des alimens grossiers qui sont ingérés dans l'estomac : ceux qui sont trop salés ou rancis dérangent les fonctions digestives, et fournissent à l'assimilation des matériaux de mauvaise nature; ils disposent singulièrement le corps à toutes sortes de maladies, telles que les dartres, les scrofules et le scorbut.

Excreta. On trouve dans les *excreta* les causes par excellence de la disposition prochaine aux scrofules. Cet article comprend les transpirations cutanées et pulmonaires, les excrétions alvines et urinaires, les évacuations menstruelles, les lochies, l'émission du sperme, l'écoulement de la salive, des larmes, de la bile et du fluide pancréatique. On peut trouver des rapports infinis de la plus ou moins grande énergie de ces fonctions avec la maladie qui nous occupe; que dis-je ! on en peut trouver avec toutes les maladies. On prononce avec quelque assurance sur les conséquences immédiates qui doivent en résulter. On sait à peu près à quoi s'en tenir lorsque l'être souffrant accuse quelqu'un de ces points fondamentaux, du moins l'expérience a appris la conduite qu'on doit tenir pour rétablir l'ordre des fonctions.

Gesta. Cet article renferme la veille, les mouvemens partiels et généraux, la gymnastique, le repos partiel et général, et le délassement : il n'y a là que des moyens curatifs.

Percepta. A commencer par les enfans, on trouverait dans cet article des causes nombreuses de la constitution écrouelleuse. A peine ont-ils atteint l'âge de cinq à six ans qu'on les enferme pendant le jour dans des appartemens remplis de leurs émanations ; ils respirent un air moins riche en oxygène qu'en matières fuligineuses ; l'hématose se fait mal, le sang n'a plus les principes ni les qualités convenables. Cet air, en outre, irrite les organes de la respiration ; il occasionne des coqueluches, des angines, des catarrhes, et même des pneumonies. Ce n'est pas tout (car c'est des écoles, où les enfans sont pour ainsi dire accumulés les uns sur les autres, dont je parle) ; ce n'est pas tout, dis-je, ces enfans fatiguent leur cerveau encore faible par des idées et par des mots qu'ils retiennent comme des perroquets ; ils restent enfin immobiles, inactifs, et s'accoutument dans l'indolence ; ils finissent par avoir un mauvais tempérament, exposé aux engorgemens lympathiques. Ce que nous disons ici à l'égard des enfans s'applique également aux individus de tous les âges qui se livrent avec trop d'ardeur aux travaux sédentaires ; c'est du moins l'opinion de *Cabanis*.

Symptômes.

La marche des scrofules présente trois périodes.

Première période. Outre les caractères extérieurs du corps, qui consistent dans la pâleur, le poli et la mollesse de la peau, on remarque assez souvent que ceux qui ont une constitution scrofuleuse, surtout les enfans, sont doués d'un jugement précoce. M. le professeur *Alibert*, en parlant de la maladie qui nous occupe, s'exprime de la sorte : « Qui croirait que la dépravation physique de l'un des « systèmes les plus essentiels à la nutrition n'est en aucune manière « défavorable à l'exercice des fonctions intellectuelles et morales ? « En général, les scrofuleux ont l'âme très-active et très-passionnée ; « ils manifestent une aptitude singulière pour les travaux de l'esprit ; « on dirait que les idées circulent avec plus de liberté au milieu

« des circonvolutions et des anfractuosités cérébrales, ordinairement « plus dilatées et plus volumineuses chez ces sortes de malades, « ainsi que l'anatomie le démontre.... » L'observation prouve, en effet, que la plupart des scrofuleux ont la tête très-volumineuse, relativement aux autres parties du corps ; ils ont les formes arrondies, les pommettes vermeilles, les yeux paraissent languissans, les pupilles sont dilatées, les bords libres des paupières rouges et chassieux, les ailes du nez épaisses, la lèvre supérieure est souvent plus grosse que de coutume, les dents sont en mauvais état et mal arrangées, les cheveux sont soyeux, blonds ou fauves. Il est d'autres symptômes qui se rattachent plus particulièrement aux parties qui doivent être le siége de cette maladie.

Dans l'enfance, elle porte son influence du côté du larynx, des ganglions sous-cutanés et mésentériques ; dans la jeunesse, elle attaque les articulations; dans l'âge adulte, elle se porte sur les poumons et sur tous les organes. On remarque généralement, dans la première période, que les vaisseaux lymphatiques acquièrent du développement, et sont gorgés de sucs. Les ganglions lymphatiques acquièrent plus de volume et de consistance ; quoique indolens en apparence, ils sont sensibles à la pression, et roulent sous les doigts. La susceptibilité du tissu cellulaire à l'engorgement est augmentée ; les vaisseaux sanguins sous-cutanés et ceux du derme sont quelquefois marqués par des traces violettes. Sans doute que le système nerveux éprouve aussi quelques modifications ; il est même probable que les douleurs que l'on éprouve dans les tumeurs scrofuleuses ne sont dues qu'à la compression et au tiraillement de quelques filets nerveux ; mais jusqu'ici l'on n'a point trouvé de changement dans leur structure intime, si ce n'est qu'on les a quelquefois, dans ces circonstances, rencontrés un peu plus volumineux que de coutume. Le système osseux éprouve aussi des changemens notables. On ne peut pas toujours prévoir dans la première période le genre d'altération qu'il peut éprouver ultérieurement : seulement l'on remarque un gonflement des têtes articulaires des os, des cartilages, des ligamens et des capsules. Les muscles peuvent aussi offrir des

traces de désorganisation ; mais c'est d'une manière accessoire et moins directe, parce qu'ils sont pénétrés d'un grand nombre de vaisseaux artériels et veineux.

Deuxième période. Alors tous les symptômes ont acquis une plus grande intensité. L'état fébrile du pouls dénote la plus ou moins grande intensité des atteintes portées au principe de la vie ; il est, en général, mou, quelquefois fréquent et intermittent, suivant les organes qui sont le plus affectés. Les fonctions s'exécutent mal; les digestions sont troublées, les transpirations sont tantôt plus tantôt moins abondantes, suivant que les sécrétions le sont elles-mêmes plus ou moins, ou suivant quelques causes accidentelles. A cette époque, l'engorgement des ganglions lymphatiques est au summum d'intensité; les sucs lymphatiques ne présentent plus les mêmes caractères; ils deviennent jaunes, opaques et grumeleux. Le tissu cellulaire se fond en bouillie ; d'autres fois il devient lardacé; le derme qui lui correspond s'endurcit et présente quelquefois les traces de l'éléphantiasis. On voit autour des tumeurs un cercle rougeâtre. Les os perdent leur solidité ; ils se ramollissent, surtout à leurs têtes articulaires ; le périoste, les ligamens et les capsules s'épaississent de plus en plus. Il se forme des clapiers purulens dans les articulations. Le poumon chez les scrofuleux est rarement à l'abri des tubercules. Ces tubercules sont d'abord crus, puis ils finissent par suppurer, par s'excaver, et par donner lieu à de vastes cavernes. Il peut arriver, suivant les belles observations de M. le professeur *Laennec*, que ces tubercules excavés se guérissent au moyen de cicatrices et de fistules tapissées par des membranes demi-cartilagineuses ; mais il arrive le plus souvent que la marche de cette maladie ne se ralentit point. Les tubercules dégénèrent en une matière jaune, opaque et fétide. Enfin, dans beaucoup de circonstances, cette maladie ne paraît se mitiger que pour reparaître avec de nouveaux désordres sous l'influence des causes occasionnelles ; et les individus y sont d'autant plus exposés qu'ils en ont déjà reçu plus souvent les

atteintes. Mais quand la dégénérescence tuberculeuse accompagne les scrofules, il est bien rare d'en pouvoir arrêter les progrès ; et le marasme complet qui en est la suite est le dernier état par lequel passent les malheureuses victimes de ce fléau. La glande thyroïde acquiert quelquefois un volume considérable ; elle offre à la coupe plusieurs points grisâtres qui ne sont que des suppurations de ses granulations. Le foie peut acquérir un volume démesuré : il offre souvent, dans ce cas, une teinte jaune à l'extérieur et à l'intérieur, des granulations grisâtres et des traces de suppuration. La rate et les reins peuvent aussi présenter quelques altérations.

Troisième période. A cette époque, la maladie a fait de tels progrès, qu'il n'est souvent plus possible d'en espérer la guérison, ou d'en éloigner le terme fatal. On voit des malades couverts d'ulcères qui les épuisent, et auxquels participent un grand nombre de tissus, tels que les vaisseaux et les ganglions lymphatiques, le tissu cellulaire, les vaisseaux exhalans et absorbans de la peau, formant tous, par leur érosion et leurs différens produits, des altérations hideuses. D'autres, minés jusque dans les os, présentent des ramollissemens de ces parties, des caries et des nécroses. Les cartilages voisins des articulations, les ligamens, les capsules et les glandes synoviales se réduisent en une espèce de putrilage. Enfin il en est qui rendent avec effort des crachats purulens, sanguinolens, et de fausses membranes. Leur peau est alors moite, halitueuse ; le pouls faible et lent ; il s'arrête quelquefois pendant quelques secondes, pour donner ensuite quelques pulsations plus fréquentes. Ils éprouvent des frissons, des sueurs froides et du dévoiement. Les parties les plus éloignées du centre circulatoire se refroidissent ; les sensations deviennent presque nulles ; la respiration et la circulation se font difficilement ; les yeux finissent par devenir ternes, et la plupart de ces malades meurent sans manifester aucun signe de douleur.

Traitement.

Depuis les amulettes jusqu'aux substances médicamenteuses les plus communes, tout a été employé contre les scrofules. On a vanté tour à tour les effets merveilleux de la cendre d'éponge, de la chair de vipère et de serpent, de la cendre de taupe, de la chair de lézard et de belette, et de la cendre de crapaud. Ces moyens et d'autres aussi bizarres ont pu avoir quelquefois de bons effets, parce qu'ils agissaient fortement sur l'imagination des malades. Les pilules de *Grateloup*, de *Maréchal de Rougères*, ainsi que la poudre de *Dehaën*, dans laquelle il entre du drap écarlate, sont tombées en désuétude. On ne fait même plus usage des pilules si vantées de *Lalouette*. La plupart des arcanes qui encombraient la matière médicale sont tombés dans un juste oubli: la médecine aujourd'hui s'appuie sur des bases plus solides; les moyens thérapeutiques ont un rapport plus direct avec les fonctions qu'ils modifient, et l'on ne serait plus entendu, si l'on voulait reproduire la plupart de ces médications surannées. Nous connaissons les phénomènes que présentent les scrofules, leur siége, leurs symptômes, et les tissus qu'elles peuvent affecter. Nous n'avons plus maintenant qu'à nous occuper de trouver les moyens d'arrêter le cours de cette maladie.

Dans la première période, on a recours aux divers moyens pharmaceutiques et hygiéniques indiqués par le siége de l'affection, par sa plus ou moins grande intensité, et par les circonstances qui l'ont développée. Ces considérations sont du plus haut intérêt.

Quand les ganglions et les vaisseaux lymphatiques se trouvent engorgés à la suite d'un séjour trop prolongé dans des lieux bas, humides et froids, il faut s'empresser de conseiller aux malades de changer d'habitation. Si c'est à la suite d'un défaut d'exercice, d'une trop grande apathie, de travaux sédentaires ou de quelques passions, il faut conseiller des exercices appropriés à l'âge et à la force des in-

dividus, tels que la chasse, l'équitation, la pêche, la navigation, le jeu de paume, etc. Si la constitution écrouelleuse se développe à la suite d'une suppression de transpiration causée par l'impression de l'air froid, il faut employer les boissons qui favorisent la transpiration cutanée; si elle se développe à la suite d'une suppression de règles ou de toute autre évacuation périodique, on doit s'occuper avant tout de rétablir ces évacuations. Il n'est pas indifférent de modifier le traitement suivant la plupart des causes auxquelles le mal doit son origine; mais un grand point à observer, un point qui décide souvent de la guérison de la maladie, c'est l'emploi méthodique des moyens hygiéniques. Qu'on se figure un être dont la constitution est faible, dont les tissus sont mous, dont les fonctions sont en mauvais état, et qui est condamné à un repos absolu: n'est-il pas évident que plus il restera dans l'inaction, plus il sera languissant? Tandis que, si on le soumettait d'abord à un exercice modéré et relatif à ses forces, ses fonctions se feraient mieux, et il se soustrairait plus facilement aux premières influences de la maladie. Mais ces moyens seuls ne suffisent pas toujours: il faut employer certains stimulans. On a beaucoup vanté l'efficacité des mercuriaux en frictions, en bains et en boissons: ils réussissent principalement quand il y a complication de la siphilis avec les scrofules: M. *Portal* en cite un exemple bien frappant. Le quinquina, soit seul, soit uni à la cannelle, a été employé avec succès. M. *Baumes* parle avantageusement des préparations de digitale pourprée et de garance. On a aussi employé l'hydrochlorate de chaux. La substance qui a fait le plus de bruit de nos jours, c'est l'hydrochlorate de baryte. Des praticiens distingués en ont obtenu de bons effets; mais cette substance demande à être administrée avec beaucoup de prudence. On en met à peu près un gros dans deux livres d'eau distillée, et l'on ne met qu'une cuillerée ou deux de cette solution dans une verrée d'infusion de houblon ou de tout autre véhicule, en ayant égard au tempérament et à l'âge des différens individus. On emploie souvent la muscade, le gérofle, la sauge, la menthe et la plupart des plantes

aromatiques et amères. On conseille les alimens nourrissans, les vins les plus généreux, tels que le madère sec, l'alicante et le bordeaux. On varie le traitement suivant les maladies avec lesquelles les scrofules sont compliquées. Les bains d'eaux minérales, les bains de mer, les bains froids, les bains de vapeur d'eau bouillante, pris dans une étuve, ont été souvent suivis d'heureux succès. M. *Jadelot* emploie avec beaucoup de succès, à l'hôpital des Enfans, les hydrosulfures en boisson, en bains et en douches. Lorsqu'il les donne à l'intérieur, il a soin de les associer aux toniques et aux amers. On ne doit pas négliger les eaux minérales. *Bordeu* cite de bons effets des eaux de Cauterets, de Bonnes, de Bagnères et de Barèges. Les eaux de Vichi et d'Enghien sont préconisées. Les eaux martiales et les eaux de mer peuvent être aussi de quelque utilité. L'élixir antiscrofuleux de *Peyrilhe* est un des remèdes qu'on a le plus vantés depuis une vingtaine d'années.

En Angleterre, quand la marche des ulcères scrofuleux est lente, on emploie les feuilles de la petite oseille. M. le professeur *Pinel* cite deux exemples où des cataplasmes d'oseille ont très-bien réussi : c'est dans les circonstances où les fibres sont molles, flasques, et ont besoin d'un certain stimulant pour favoriser la suppuration. C'est souvent dans ces cas que l'on se sert avec avantage du nitrate d'argent fondu pour cautériser les plaies blafardes et pour diminuer leur fongosité. On a conseillé le liniment ammoniacal, l'emplâtre de *Vigo cum mercurio*, l'emplâtre fondant de *Cyrillo*; mais ces moyens doivent être employés avec beaucoup de réserve, ainsi que les préparations opiacées, dont on se sert pour calmer les douleurs. Enfin, quand il s'est formé un amas de pus, il faut en faciliter l'issue au moyen du bistouri, de la lancette ou de la potasse caustique. Il est quelquefois cependant avantageux de laisser à la nature le soin de faire ces ouvertures. Quand les collections purulentes ont lieu autour des grandes articulations, il faut avoir recours aux moxas, aux cautères et aux raies de feu. Quand, malgré ces moyens, le mal persiste, il faut avoir recours à l'amputation, dernière ressource, qu'on ne doit employer

que lorsque toute médication ultérieure devient inutile, et lorsqu'on n'a plus d'espoir de conserver un membre que la maladie scrofuleuse a rendu plus nuisible qu'utile au malade. Il vaut mieux hasarder l'opération un peu plus tôt que plus tard. Il ne faut pas attendre que les sujets soient arrivés au dernier degré de marasme : il faut qu'il leur reste assez de forces pour résister au travail de la suppuration et aux accidens qui peuvent en être la suite.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente* PARISET).

I.

A repletione quicumque fiunt morbi, evacuatione sanantur; et quicumque ab evacuatione, repletione; sicque aliorum contrarietas. *Sect.* 2, *aph.* 22.

II.

Mutationes anni temporum maximè pariunt morbos; et in ipsis temporibus magnæ mutationes tùm frigoris, tùm caloris, et cætera pro ratione eodem modo. *Sect.* 3, *aph.* 1.

III.

Autumnus labidis malus. *Ibid.*, *aph.* 10.

IV.

Tumores autem in articulis et dolores absque ulcere, et podagricos, et convulsiones, horum plurima frigida multa effusa, et levat, et attenuat, et dolores solvit. Torpor enim modicus doloris solvendi vim habet. *Sect.* 5, *aph* 25.

V.

Ex osse ægrotante caro livida, malum. *Sect.* 7, *aph.* 2.

VI.

A dolore diuturno, partium circa ventrem suppuratio, malum. *Ibid.*, *aph.* 22.